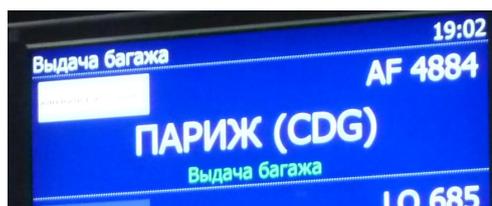


Samedi 7 février 1807 : « Il quitte Gross-Glandau de grand matin. Il se dirige vers Eylau. Il attend près de sa Garde, sur la hauteur à l'est de Ziegelhoff, la fin du combat que le 4^{ème} corps livre sous ses yeux, pour la possession d'Eylau. La ville prise, il y entre tard dans la nuit avec Soult et Murat. »

J. TULARD et L. GARROS : Napoléon au jour le jour.

En 2017, nous n'avions pas prévu de repartir au loin sur les traces des campagnes de l'Empire, les propositions de voyages nous semblaient mal équilibrées et avec des déplacements trop importants du moins c'était notre sentiment. Mais, l'association des Vosges Napoléoniennes a élaboré un programme centré uniquement sur la zone de la Russie balte qui évitait l'écueil des distances et focalisait sur la fin de la campagne de Pologne de 1806-1807. Ce voyage avait aussi l'avantage de nous amener à Eylau pour le 210^{ème} anniversaire de la bataille ; donc, en route pour la Russie. Ainsi, nous nous sommes décidés rapidement pour boucler notre sac à destination d'Eylau, Friedland et Tilsitt. A ces trois piliers s'ajouteront une visite de Königsberg (Kaliningrad) et de la région de la Courlande.

Le groupe que nous allons constituer se compose d'un détachement qui arrivera via Luxembourg, Bruxelles ou Paris. Nous faisons partie du gros du contingent qui décolle de Roissy – Charles de Gaulle le 7 février à destination de Kaliningrad via Saint Pétersbourg. Nous sommes 14 à faire connaissance dans la file d'attente de l'enregistrement ou dans l'avion. Nous ne connaissons presque personne cette fois, c'est notre premier voyage avec les Vosges Napoléoniennes. Nous retrouvons M. Japy, qui sera le doyen du groupe.



Dès le départ un amusant contretemps provoque un retard au décollage. Alors qu'une partie des passagers était embarquée dans l'avion d'Aérofлот, la grille de la passerelle d'accès s'est fermée et le personnel de piste n'avait pas la clé... Après une demi-heure de perplexité, d'hésitations et de discussions, le détenteur d'une clé arrive et nous nous installons pour le décollage. L'avion ayant perdu sa place dû attendre encore une bonne vingtaine de minutes avant de pouvoir décoller.

A l'arrivée le retard cumulé atteignait une heure, ce qui est peu sur un trajet Paris - Saint Pétersbourg ; mais nous avons manqué la correspondance vers Kaliningrad. Le service efficace d'Aérofлот nous offrit sans difficulté une nuit à l'hôtel face au terminal aérien. L'incident se conclut assez positivement : un voyageur doit savoir s'adapter. Simon Doillon, déjà arrivé à Kaliningrad et informé par nos soins, « *n'y croyait pas* ». L'hôtel est très confortable et nous décollerons le lendemain vers 09 h 00 pour arriver à 09 h 15 locales dans la capitale de la Russie Baltique. Au final nous ne perdrons qu'une heure sur notre programme de visite. En 1807, les voyages vers Königsberg étaient quand même plus aléatoires et la nuit dans le cimetière d'Eylau beaucoup moins confortable et rassurante.

« [7 février 1807] - *Au bivouac, sur une hauteur, à une demi-lieue en arrière d'Eylau.*

Au départ, nous repassâmes de nouveau sur le terrain de combat de la veille et sur la position que nous avons occupée jusqu'à 11 heures du soir ; un peu plus loin, sur l'emplacement où deux régiments russes avaient été anéantis par une charge de cuirassiers. A cet endroit, les morts étaient sur deux et trois de hauteur ; c'était effrayant. Enfin, nous traversâmes la petite ville de Landsberg sur la Stein. Après avoir laissé derrière nous cette ville, nous arrivâmes dans une grande forêt, traversée par la route que nous suivions, mais qui était tellement encombrée de voitures abandonnées, et par les troupes qui nous précédaient, que l'on fut obligé de s'arrêter pour ce motif ou pour d'autres que je ne connaissais pas. Du reste le canon grondait fort, en avant de nous, ce qui faisait croire à un engagement sérieux. Je profitai de ce repos pour dormir, en me couchant sur la neige avec autant de volupté que dans un bon lit ».

Maurice BARRES : souvenirs d'un officier de la Grande-Armée, p. 83.

« *Les Russes s'arrêtèrent dans une position en arrière de Preussig-Eylau. Leur arrière garde, qui s'était établie en avant de la ville, fut dépostée, le 7, après un combat sanglant... Nous occupâmes la ville après huit heures du soir. Murat s'établit en face de l'ennemi, et m'annonça qu'il battait en retraite. La perte d'Eylau rendait cette supposition plausible. J'y ajoutai foi et m'endormis excédé de fatigue. (Je marchais ou travaillais vingt heures par jour depuis Varsovie).* »

JOMINI : vie politique et militaire de Napoléon, t II, pp. 357-358.

Mercredi 8 février 2017

BAGRATIONOVSK

210^{ème} anniversaire de la bataille d'Eylau

Dimanche 8 février 1807 : bataille d'Eylau. Avant le jour, il fait placer la Garde et le corps d'Augereau. A 8 heures, l'attaque inattendue des Russes provoque une bagarre ; il se porte sur la hauteur qui domine le cimetière. A 15 heures, il va déjeuner dans Eylau. Avant 16 heures, il est revenu au cimetière. A la nuit, après la bataille, il rentre dans Eylau. Il couche, entouré de sa Garde, sur une hauteur près de la route Landsberg à Eylau, à 2 km d'Eylau et près de Ziegelho.

J. TULARD et L. GARROS : Napoléon au jour le jour.

Nous sommes à l'heure pour embarquer le matin à Saint-Petersbourg. Un demi-solde s'est glissé dans nos rangs, carrick de laine épaisse vert empire, bottes à revers, gilet militaire, ruban rouge : ce doit être un ancien de la Grande Armée. C'est un reconstitueur qui fait partie de notre groupe. Il s'intéresse aussi à la période médiévale. Pour l'occasion, on le baptise « *colonel Chabert* ». Les douaniers sont un peu étonnés, mais « *karacho fransouski* ». Tout le monde embarque.

Dans l'avion, nous sommes les seuls Français, visiblement il y a de jeunes militaires, Kaliningrad est une base importante, et des Russes qui font habituellement ce trajet. La Russie baltique est enclavée, coincée entre la Lituanie et la Pologne, tous deux pays de l'OTAN et de l'Union Européenne. L'aéroport de Kaliningrad – Khrabovo est petit, moderne et nous retrouvons de suite l'équipe de Est'Capade, société spécialisée sur la Russie et les voyages sur mesure. Comme en 1807, le corps de bataille, notre groupe, se rassemble au fur et à mesure des arrivées. Nous avons nos paquetages, ceux qui viennent via le Luxembourg devront les attendre une journée. Nous sommes 22 y compris nos accompagnateurs, Simon Doillon, sa fille Frédérique et sa collaboratrice russe, Tamara, dite Toma. Thierry Choffat, président des Vosges Napoléoniennes sera notre historien. Dominique Timmermans, de nationalité belge et vice-président de l'Association de Conservation des Monuments Napoléoniens est de l'expédition.



« Outre-Terre, on ne saurait inventer une meilleure expression. Comment peut-on être au-delà de cette terre, de cette boule sphérique qui nous est commune ? Outre-Terre - comme nous avons nos départements d'outre-mer—au-delà de la terre russe : Kaliningrad est séparé du reste de la Russie par deux états indépendants : la Biélorussie et la Lituanie, sans parler de la Pologne au sud. Pskov, la ville russe la plus proche, est située à 600 km et Moscou à 1200. Mais cette Outre-Terre est différente de nos DOM-TOM. Elle résonne comme un monde qui n'est plus du nôtre. Un fief oublié qui a cessé d'appartenir à notre système, une sorte d'outland soviéto-galactique, délabré et rouillé mais toujours agissant. Lessivée, en apparence désagrégée, au bord de l'épuisement, en réalité incroyablement solide. »

J-P. KAUFFMANN : Outre-Tombe, p. 56.



Notre autobus est un modèle chinois, confortable et qui nous mènera sans accroc à destination.

Les congratulations faites, on fait connaissance pendant que le bus démarre en direction d'Eylau. Le trajet ne sera pas très long, l'aéroport est à 25 minutes du centre de Kaliningrad et Eylau à environ 50 km plus au sud-est. La route est belle, la circulation fluide, le sol légèrement enneigé, tout va bien. Nous sommes sur le territoire de l'ancienne Prusse orientale, russifiée en 1945.

Thierry Choffat met à profit le trajet pour nous rappeler les préliminaires de la campagne et le déroulement de la journée d'Eylau.



La bataille d'Eylau est le résultat de la poursuite de la campagne commencée en octobre 1806 contre les Prussiens et leurs alliés Russes soutenus financièrement par l'Angleterre. Iéna a été une bataille décisive pour les Prussiens, leur armée a été quasi détruite et les restes ont été poursuivis jusqu'aux rivages de la Baltique. A l'hiver 1806, les troupes de Napoléon bivouaquent en Pologne et poursuivent les Russes qui se retirent peu à peu. Les conditions de la campagne sont très difficiles, le terrain est presque impraticable, y compris à l'infanterie. La terre se mélange aux sables et à l'eau dans la plaine du Nord de l'Europe. Les routes sont mauvaises ou inexistantes et défoncées par le passage des troupes. Les approvisionnements ont du mal à suivre, les ressources manquent dans la région, ce qui aboutira à la création des bataillons du train des équipages à Osterode.



Vu depuis notre bus, en dehors du décor « moderne », le paysage est bien comme Thierry Choffat nous le décrit, paysage plat, parcouru de ruisseaux, de canaux de drainage, mélange de bois, de bosquets ou de buissons et d'étendues partiellement cultivées ou laissées à l'abandon. De petits villages modestes ponctuent la route, maisons dans un pauvre jardinet avec des constructions de guingois, poulaillers et soues, rien de très opulent. Le ciel gris et la neige accentuent l'aspect d'abandon. Des objets de toutes sortes, véhicules, madriers, restes de quelque chose dépassent de la neige comme des débris d'une armée en retraite. C'est un tableau en noir et blanc souligné du bistre des herbes séchées par le froid. En 1807, la trace du piétinement des troupes, les épaves et débris abandonnés, les incendies devaient accroître la tristesse de l'hiver en Prusse orientale.

« Les bulletins ne contenaient que des récits vagues de combats sanglants et de peu de résultats. Il était facile de deviner, par quelques mots sur la rigueur de la saison et l'âpreté du pays où se faisait la guerre, quels obstacles nos soldats avaient à surmonter et, quelles étaient leurs souffrances. Les lettres particulières, quoique avec une réserve qui seule pouvait leur permettre de parvenir à destination, portaient toutes un caractère d'inquiétude et de tristesse. ... Pendant ce temps, il se détermina, après quelques affaires partielles, à prendre des quartiers d'hiver ; mais les Russes plus accoutumés aux sévérités de la saison et du pays, ne le lui permirent pas, et, après avoir mesuré leurs forces dans quelques sanglants combats, dont nous payâmes cher le succès, les deux armées se joignirent près du village de Preussig-Eylau qui a donné son nom à cette sanglante bataille. »

Mémoires de Madame de Rémusat, t III, chap. 22, p. 111-114.

Fin décembre, le 26, Lannes bat le corps russe de Bennigsen à Pultusk et Augereau avec Murat les bouscule à Golymin. Napoléon retourne à Varsovie pour régler les affaires de l'Empire tout en s'intéressant à Marie Walevska. L'armée est cantonnée sur la Vistule, se préparant à une nouvelle campagne. Un corps prussien, celui de Lestocq accompagne encore les Russes, restes symboliques de la participation de la Prusse à la 4^{ème} coalition.

« Les Russes voyant la terre couverte de neige durcie par de fortes gelées, pensèrent que cette rigueur du temps donnerait aux hommes du nord un immense avantage sur les hommes du midi, peu habitués à supporter les grands froids. Ils résolurent en conséquence de nous attaquer, et pour exécuter ce projet, ils firent dès le 25 janvier passer derrière les immenses forêts qui nous séparaient d'eux la plupart de leurs troupes... »

Il nous fallut quitter le 1^{er} février nos cantonnements où nous étions assez bien établis pour commencer la guerre et aller coucher sur la neige... Une telle agglomération de troupes, en se dirigeant vers le même point, eut bientôt épuisé les vivres que pouvait fournir le pays ; aussi souffrîmes nous beaucoup de la faim. La Garde seule, ayant des fourgons, portait avec elle de quoi subvenir aux distributions ; les autres corps vivaient comme ils pouvaient, c'est-à-dire manquant à peu près de tout. »

Mémoires du général MARBOT, t I, p. 332.

Fin janvier, Napoléon est désireux de reprendre la campagne, le sol est gelé et facilitera les opérations. Le maréchal Lefebvre se voit confier le siège de Dantzig. Le 30 janvier Napoléon quitte Varsovie. Le hasard de la guerre et la capture de deux estafettes font que les ordres de Napoléon tombent aux mains des Russes qui changent leurs plans de campagne. Ils vont reculer pour éviter la destruction de leur armée pourtant assez forte pour battre numériquement Napoléon. L'Empereur cherchait à séparer les restes des Prussiens des Russes en les maintenant le long de la côte Baltique, où se trouvent leurs derniers refuges dont Königsberg. Il manœuvre pour se glisser entre les Prussiens regroupés sur la côte et les Russes qui progressent à l'intérieur des terres.

Bernadotte et Ney ne suivent pas très exactement les ordres de Napoléon et les Russes prennent la direction du nord-est pour s'échapper. Ils poussent leur train d'artillerie en avant vers Eylau afin de le préserver. L'objectif de Bennigsen, qui a pris le commandement de toute l'armée russe, est de rallier Königsberg, dernière base prussienne où se trouvent de nombreux approvisionnements. Les 3, 4 et 6 février, les Russes sont étrillés à Guttstadt, Heilsberg et Hoff. La poursuite est très rapide puisque dans ces conditions hivernales, 85 km sont accomplis. Les Russes abandonnent une partie de leurs bagages et de leurs convois mais se replient en bon ordre. Napoléon pense que « l'ennemi ne sait où il va » comme il le confie à Daru.

« Le 6 février, enfin, les Russes, poursuivis l'épée dans les reins depuis huit jours, résolurent de s'arrêter ferme en avant de la petite ville de Landsberg. Pour cela ils placèrent huit bataillons d'élite dans l'excellente position de Hoff... L'Empereur ne jugea pas utile d'attendre l'infanterie du maréchal Soult et fit attaquer les Russes par quelques régiments de cavalerie légère... mais accablés par la mitraille Voyant leurs efforts superflus, il fit avancer les terribles cuirassiers d'Hautpoul... il y eut une affreuse boucherie, les cuirassiers, furieux des pertes de leurs camarades, exterminèrent presque tout... »

Mémoires du général MARBOT, t I, p. 333.

Benningsen comprend que son armée s'use à force d'engagements limités qui à chaque fois lui coûtent une arrière-garde et des canons. Il va devoir affronter Napoléon. Deux options se présentaient à lui : soit retraiter vers Königsberg pour se joindre aux Prussiens, soit prendre la direction du Niémen et de la frontière russe, en laissant les Prussiens en arrière. La deuxième option est moins bonne moralement car il abandonnerait ses alliés et céderait sans combat. Il choisit donc son terrain à Eylau, petite bourgade de 1000 à 2000 habitants en 1807 et carrefour de routes. Il appuiera son artillerie sur les faibles hauteurs à l'est de la ville. Le terrain est légèrement ondulé, parsemé de bois, de champs et de zones marécageuses gelées. Peu d'observatoires permettent une vue d'ensemble. Il dispose de 70 000 hommes, 500 canons qu'il répartit sur une ligne double de 4500 m de front.

L'armée de Napoléon est sur ses talons et le 7 février l'Empereur comprend que les Russes ne s'échappent plus, qu'ils acceptent le combat. Murat délègue l'arrière-garde prussienne d'Eylau. Les combats acharnés durent une partie de la nuit autour de l'église et du cimetière. Eylau est aux mains des Français dans la nuit. Napoléon y bivouaque avec 45 000 hommes et craignant de voir encore les Russes s'échapper fait rallier de nuit le corps de Davout qui est à 20 Km vers le sud-ouest et rappelle Ney qui est au nord-ouest à la suite de Lestocq. C'est à Eylau que la bataille décisive aura lieu puisque les Russes le veulent et cela conforte Napoléon dans son intention de finir rapidement la campagne. Le plan des Russes est de mettre à profit leur supériorité numérique, de tenir le terrain qu'ils ont choisi et ils comptent sur la bonne discipline de leurs troupes qui ont bien tenu pendant le mouvement de retraite.

A 06 h 00 la puissante artillerie russe ouvre le feu, la canonnade est forte, très forte, les boulets se ruent sur Eylau, ravagent les rangs français de la division Saint-Hilaire et de la Garde. Napoléon est toujours à proximité de l'église. Les 200 canons français répliquent et vomissent leurs boulets sur les mamelons où est concentrée l'artillerie russe. C'est un duel à mort.

« ... Les Russes avaient de plus une artillerie formidable, évaluée à 4 ou 500 bouches à feu. La nôtre montait tout au plus à 200. Il est vrai qu'elle était supérieure à toutes les artilleries de l'Europe, même à celle des Autrichiens.... Les Russes étaient rangés sur deux lignes, fort rapprochées l'une de l'autre, leur front couvert par 300 bouches à feu.... Une forte réserve d'artillerie était placée à quelque distance. ... Les Russes avaient voulu, sur ce terrain découvert, opposer une



Canon de 6 russe type Licorne

masse compacte, défendue sur son front par une nombreuse artillerie, fortement étayée par derrière, une véritable muraille enfin, lançant une pluie de feu. Napoléon, à cheval dès la pointe du jour, s'était établi en personne dans le cimetière à la droite d'Eylau. Là, protégé par à peine quelques arbres, il voyait parfaitement la position des Russes, lesquels, déjà en bataille, avaient ouvert le feu par une canonnade qui devenait à chaque instant plus vive. On pouvait prévoir que le canon serait l'arme de cette journée terrible. »

Adolphe THIERS : histoire du Consulat et de l'Empire, t VII, L XXVI, pp. 376-377.

A 09 h 00, l'intensité du combat est très forte, Davout rejoint l'aile droite et attaque dans la foulée. Ses divisions ont marché toute la nuit et engagent le combat sans repos. Napoléon lance le corps d'Augereau contre le centre russe pendant que Davout entame l'aile gauche et tente de la repousser contre les unités au centre. Au centre, Augereau et Saint-Hilaire sont pris dans une tempête de neige et de boulets qui les font dévier de leur axe d'attaque. Augereau est blessé. Ils vont être écrasés de mitraille et de boulets. Un bataillon du 14^{ème} de Ligne va être encerclé et quasiment détruit. Une brèche de 1500 mètres est ouverte dans la ligne française devant l'église d'Eylau où se tient Napoléon. 4000 Russes sont jetés dans l'espace entre Augereau et Saint-Hilaire. La mêlée est affreuse.

Napoléon donne l'ordre à Murat de balayer les Russes avec la cavalerie : 80 escadrons vont être engagés en masse par vagues successives et renouvelées. Le tiers des cavaliers et des chevaux sera tué, blessé ou perdu mais les Russes sont renversés, hachés, dispersés, leurs pertes sont immenses.

Davout tient toujours contre l'aile gauche et entame les Russes de Baggavout et Ostermann. C'est alors que les Prussiens de Lestocq surviennent sur le champ de bataille venant du nord-ouest ; doublant par l'arrière les Russes, ils tentent de repousser Davout qui se replie mais résiste. Ney qui suivait Lestocq déborde l'aile droite russe. L'action conjointe de Ney et de Davout conjuguée à la résistance des restes du corps d'Augereau au centre et au choc causé par la grande charge déterminent Bennigsen à retraiter pour éviter l'encercllement et l'anéantissement. Ses pertes sont très lourdes.

« Enfin, le 8 février 1807, jour de la trop célèbre bataille d'Eylau, en poursuivant la même colonne [du général Lestocq], notre jonction s'opéra la nuit sur le champ de bataille avec la Grande Armée commandée par l'Empereur. Nous arrivâmes au village de Schloditten qui était encombré de blessés. Le maréchal [Ney] fit porter en avant avec une brigade d'infanterie sous les ordres du général Liger Belaire. Dans cette position, nous débordions la droite de l'armée ennemie, qui, inquiète de ce mouvement, fit attaquer cette brigade avec beaucoup de vigueur pendant la nuit. Mais elle soutint le choc sans se laisser entamer et repoussa les assaillants après leur avoir fait perdre beaucoup de monde.

Il est bien probable que ce fût l'opiniâtre résistance de cette brigade et à l'arrivée de notre corps d'armée que l'on doit d'attribuer la retraite de l'armée russe... ».

Général BECHET DE LEOCOUR : mémoires, pp. 283-285.

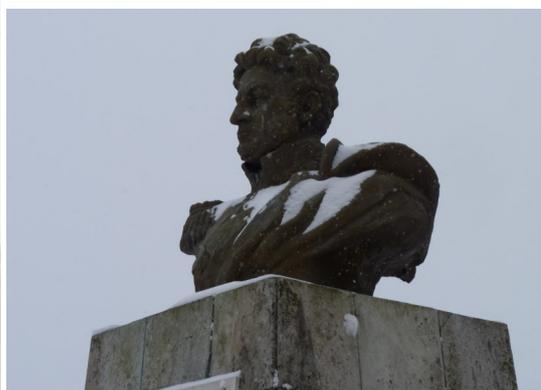


Au soir du 8 février 1807, la Grande Armée est épuisée par le combat, désorganisée par les pertes, mais elle tient la totalité du champ de bataille. Napoléon fait allumer les feux de bivouac pour montrer à tous qu'il est le maître du terrain.

Les pertes françaises sont lourdes, d'Hautpoul est tué, « le colonel Chabert » est porté manquant, présumé tué au combat. Il fait froid.

A la mi-journée de ce 8 février 2017, 210 ans après la bataille, il fait froid à Eylau. L'air froid nous saisit en sortant de l'autobus qui nous dépose au centre-ville. Quelques flocons volètent. La neige assourdit les sons.

Sur la place centrale, Bagration nous accueille, du moins son buste enneigé. Nous sommes à Bagrationovsk : Preussig Eylau a été rebaptisée en 1946. Il a fière allure bien qu'il n'ait pas joué de rôle marquant pendant cette campagne. Mais, depuis la bataille de la Moskova c'est un héros national. Il est là qui nous regarde, observant la rue depuis son perchoir, négligeant la neige qui recouvre ses épaulettes, dédaigneux des flocons qui nous agacent. Personne n'est là pour lui épousseter le buste.



Les rues de la ville sont légèrement enneigées, la circulation est fluide, les piétons piétinent sur la neige, jeunes et grand-mères vont leur chemin. La vie va son cours. Aujourd'hui est un jour comme les autres. Point de touristes en dehors de notre petit groupe. Ils sont d'ailleurs fort rares ceux qui s'aventurent à Bagrationovsk en hiver. Pour quoi faire d'ailleurs ?

« Beaucoup de maisons en briques rouges datent de l'époque allemande. Mais cette apparence est trompeuse. Les habitations construites depuis la guerre, les quelques immeubles gris de quatre étages typiques de l'époque krouchevienne, l'imposante église orthodoxe aux toits dorés... ».

Jean-Paul KAUFFMANN : Outre-Terre, p. 51.

Alexandre Pantchenko nous attend devant le musée. Installé au premier étage d'un bâtiment de briques, il retrace l'histoire de la ville dont celle de la bataille. C'est un musée local, typique de ce que peuvent réaliser des bénévoles passionnés dans un contexte russe et soviétique. L'ensemble est plutôt clairement aménagé, soigné, intelligemment disposé. Un canon ou plutôt une Licorne russe nous attend sur le palier d'entrée. Ce diorama grandeur nature introduit bien le thème de notre visite. La Licorne était un tube de 6 à mi-chemin entre l'obusier et le canon. Les boulets étaient compatibles avec les nôtres du même poids. Seuls les boulets anglais n'étaient pas compatibles avec les bouches à feu françaises. On observe que les affûts et les roues des canons russes étaient peints en vert, les prussiens en bleu, les anglais en gris et les français en ocre-jaune.



Après les mots de bienvenue, Alexandre Pantchenko nous présente son musée avec finesse. Tout d'abord il situe le bourg dans son histoire. Créé il y a environ 800 ans dans la région autrefois occupée par les tribus sarmates, Eylau est bâti selon un plan des chevaliers teutooniques. Une église est élevée aux environs de 1350 et progressivement le fort devient un bourg. En 1585 Eylau est une ville indépendante. Ses armes sont un lion d'or sur fond noir qui surmonte 3 croix noires sur un fond argent. Elle subit les vicissitudes de l'histoire. Elle appartient à la Prusse orientale. Un trésor découvert par des jeunes devenus les héros du village prouve l'existence des échanges commerciaux par la présence de monnaies suédoises, russes, prussiennes. Diverses vitrines contiennent des armes et objets anciens varègues et sarmates, des restes de poteries découvertes dans la région.



Le cœur du musée pour nous est néanmoins consacrée à la bataille des 7 et 8 février 1807. Une médaille marquée « *invicti Bennigsen* » commémore cette bataille. Cela nous ramène au fait que Bennigsen a enjolivé le résultat de la bataille dans son compte rendu au Tsar en prétendant avoir gagné sur Napoléon. Le Tsar, dupe ou pas, lui dira quand même qu'il regrette que le terrain ait été cédé à Napoléon, ce qui est en principe le signe d'une défaite. A cet égard, en 1809, Napoléon rencontrera Tchernichev, ambassadeur et espion russe à Paris et celui-ci lui dira « *un mot n'est pas comme un oiseau, l'oiseau s'envole, le mot reste* ». Napoléon lui répondit « *Si je suis le vainqueur d'Eylau c'est seulement parce que vous avez retraits* ».



BENNINGSEN 1745-1826

Une médaille attire notre curiosité, elle a été créée pour Eylau, auparavant les soldats russes ne recevaient pas de décorations, seuls les officiers étaient récompensés. Des monnaies et diverses médailles dont celle de Sainte-Hélène complètent cette petite collection.



Des porcelaines, tasses, assiettes et une jolie scénette en faïence « Napoléon et Joséphine jouant aux échecs», des médailles, des fanions, armes et boulets, une maquette de l'église, de nombreuses gravures, des figurines, évoquent l'époque napoléonienne. Un tableau russe montre la Garde impériale qui attend les Russes. Ferme sur ses talons, la Garde a retenu le

feu et pointe ses baïonnettes : « *quelle audace !* » applaudira Napoléon en parlant des Russes.



Un tableau montrant l'attaque de la cavalerie russe a été peint par un Russe appelé Charlemagne. M. Pantchenko nous montre l'uniforme donné par Jean-Paul Kauffmann. C'est une copie de tenue de l'infanterie de ligne et elle fait une belle paire avec un uniforme russe. Nous sommes plusieurs à avoir apporté le livre « Outre-Terre » de J-P. Kauffmann pour en lire quelques pages pendant le voyage. C'est un ouvrage plein de sens.



Des photos illustrent l'histoire de la ville et du monument prussien élevé en 1856. On le verra dans la journée.





«Николай Бонапарт»
Фабрика «Сен-Клер», 1810 г.

Великий Наполеон,
Жозеф Дюма,
Левин Жюльен, 1804 г. с.



«Королева Фредерика»
Фабрика «Сен-Клер»,
1800-1810 г. с.

Кофейные пары с изображением
Жозефина и Наполеона,
Фабрика «Сен-Клер», XIX в.



Einzelverkauf dieses Kunstblattes ist unteragt. 29.

Verlag von Paul Sittel, Historischer Verlag in Berlin.

Schlacht bei Preußisch-Eylau (7. und 8. Februar 1807).





« Grenadiers, l'arme au bras ! La vieille Garde ne se bat qu'à la baïonnette »



Illustration de M.H. Reymond extraite de « Au Drapeau » par Maurice LOIR, p. 71.